

## Les contrebandières

***Chamseddoha Boraki***

El Yessefia est un visage de mon enfance. Cette femme sans âge nous rendait visite chaque samedi. Ce jour là mon père sortait plus tôt que d'habitude et ma mère était libre de recevoir. Or, elle n'attendait qu'El Yessefia. Nous aussi d'ailleurs. Notre ménage expédié, nous nous postions sur la terrasse, mes sœurs et moi, et scrutions le ciel à la recherche du beau *mendil*<sup>1</sup> rouge et blanc et de la *fouta*<sup>2</sup> bleue. Juste avant la prière d'El 'Asr<sup>3</sup>, El Yessefia bouchait l'entrée étroite de notre rue de son énorme baluchon. Avec des cris et rires, nous dévalions les escaliers pour ouvrir la porte à cette visiteuse tant attendue, puis nous la conduisions dans le patio ou dans la salle de séjour, selon les saisons. La femme saluait ma mère, s'enquerrait de la santé de tous, et ne manquait pas de demander un verre d'eau. Ma mère nous faisait signe alors d'aller préparer le plateau de thé alors que son invitée et elle, allaient faire leur calcul. A notre retour, El Yessefia déballait son balluchon duquel s'échappaient vernis à ongle, serviettes, tissus, parfums, slips...

---

1. Mendil : pagne rayé de rouge et de blanc que les campagnardes de la région de Jbala (nord du Maroc) portent sur leurs habits

2. Fouta : grande serviette de laquelle ces femmes se couvrent la tête

3. El 'Asr : la prière de vêpres en Islam

Les produits variaient avec les saisons. Et, chaque fois, leur apparition relevait du miracle et produisait sur nous le même effet de surprise. Nous les regardions médusées un moment, puis nous plongeons dans le tas de marchandises à la recherche de l'article original, de la couleur la plus chatoyante ou du tissu le plus doux. Nous examinions inlassablement, tout ce qui se présentait à nous essayions les vernis et les crèmes. Nous nous amusions comme des folles et nous étions heureuses de vivre. Nous savions que nous avions droit à tout sauf aux quelques pièces de tissus que ma mère avait commandé d'avance ou que Yessefia avait choisies pour elle. Et, ainsi coulait notre enfance et notre adolescence. Nous avions un souk hebdomadaire à domicile. Il arrivait que nous invitations nos cousines à se joindre à nous, et la maison alors s'emplissait de joie et de rire !

Ce souvenir personnel est une tranche de vie connue de toutes les familles du nord du Maroc. Actuellement encore, des femmes, comme El Yessefia, fréquentent les maisons, y ont leur jour et leur place, vendent leurs marchandises, se chargent de commissions et font plaisir à tout le monde.

Comment faisait el Yessefia pour avoir autant de marchandises ?

Elle la ramenait de Sebta. Etait-il alors si simple d'y aller et d'en revenir pour une femme d'un certain âge et qui n'a jamais fait d'études ?

À vrai dire, je n'ai jamais cherché à savoir à l'époque !

Il a fallu que le temps des féeries passe, que l'âge s'installe avec ses certitudes et ses réalités, que les voyages m'ouvrent sur les autres et que les livres me révèlent les secrets des autres et les non-dits des âmes.

Je voyais, comme tous ceux de ma région, ces hordes de femmes qui hantent les souks, encombrant les gares de leurs sacs de plastique noirs, de leurs bruits et de leurs rires. Ces femmes que l'on appelle « contrabandista » chez nous. Les contrebandières.

La contrebande est une pratique qui apparaît quand une société est sujette à une dépression, à une période de déséquilibre. Le marasme économique est une cause suffisante pour faire émerger des pratiques illicites quand il s'accompagne d'une dépression politique ou culturelle. Le temps de cette recherche, il nous a été possible de rencontrer bon nombre de diplômés chômeurs, des fonctionnaires et des étudiants et étudiantes qui ont recours à la contrebande, surtout entre Sebta, Ksar Kébir, Kénitra, Rabat et Casablanca, pour échapper au chômage, améliorer leur condition de vie, terminer leurs études.

Hasna avait vingt quatre ans, le niveau de la quatrième année, universitaire et venait de Casablanca :

« Ma mère pratiquait cette activité. Je l'ai accompagnée une fois puis j'ai pris la relève. Je poursuis mes études en même temps. Il n'est pas question pour moi d'arrêter mes études. D'ailleurs ma mère n'accepterait pas ! Je ne peux compter ni sur la fonction publique ni sur le patronat une fois mon diplôme en poche. Moi, ce que je veux, c'est monter ma propre boîte. Je serai mon propre patron. Je ne rêve pas. Je sais ce que je veux et je travaille pour réaliser mon projet. »

Hasna est une fille pratique : Jean's délavé, petite coupe, le regard franc, elle présente son choix d'une pratique informelle comme passagère mais nécessaire puisque pouvant permettre d'accumuler rapidement un capital.

Dans une terre où « le travail des femmes n'est plus une question de conjoncture » comme le note F. Benabdenbi dans son étude : « La protection sociale et les femmes », il n'est resté pas moins que, souvent analphabètes ou peu qualifiées, les femmes sont les plus frappées par le chômage et les plus happées par le secteur informel. Dans une société blasée par les spéculations politiques ou/et intellectuelles, les femmes vont à la contrebande comme on va à l'usine, mais en supportant le poids d'une perception

négative dans les deux cas, en s'exposant à plus de dangers dans la première activité que dans la seconde, en ne jouissant ni de sécurité sociale ni de reconnaissance. C'est que le travail des femmes, surtout celles appartenant dans le secteur informel, réduit la femme à un instrument d'enrichissement pour les hommes de la famille et ne lui assure aucun épanouissement personnel. En effet, la cohorte de femmes pliant l'échine sous le poids de leurs marchandises n'est que la tête de l'iceberg : la contrebande reste une activité difficile à cerner, un phénomène souterrain. C'est ce qui apparaît dès lors que l'on tente de prendre contact avec les personnes s'activant dans ce domaine pour leur poser des questions précises sur les lieux de leur approvisionnement, les routes qu'elles suivent, le montant des subsides, le type des faveurs accordées ou reçues, le prix des routes « achetées »... Toute question directement posée soulève un mur d'airain de silence. La loi de l'Omerta. Une autre loi de ce monde obscur est celle de « la parole ». Dans les souks dit « souk de Sebta » ou « souk de Melilla », en références aux deux villes marocaines colonisées par l'Espagne, les contrebandières ne dérogent pas à ces deux règles. Leur langage est fait de signes, de mouvements de tête ou des mains, de silences.

Dans ces souks, les « contrebandières » connaissent une hiérarchie qui reprend la classification déjà mentionnée et leurs rôles varient ainsi que le degré de l'influence qu'elles ont. Ainsi, celui de la « passeuse » qui se charge de passer la marchandise d'une frontière à l'autre est moins important que celui de la « cheffe d'entreprise ». Or, il n'existe pas un mot qui la qualifie spécialement. Elle n'est pas « patronna » car ce terme est péjoratif dans le langage tangérois et renvoie à l'entremetteuse et son usage continue à faire couler le sang. Elle n'est pas « me'allema » car ce terme est également péjoratif dans le dialecte marocain quand il est employé en dehors de son contexte, celui de la couture. On peut l'appeler

« yéma » pour lui marquer le respect dû à une mère. Une dénomination que requière son âge d'ailleurs. Elle a un rôle important dans la mesure où c'est elle qui cimente le groupe constitué de fils et de parents autour du vrai chef de l'entreprise familiale. Elle est de ce fait la gardienne de la solidarité familiale et son garant. C'est elle qui conseille, répartit les tâches, commande en l'absence du vrai maître. Elle est au courant de tout, partage les gains selon les mérites de tout un chacun. Elle contrôle ceux qui sont ses yeux et veille sur les intérêts des absents, en voyage ou en prison. Mais de cette description, il résulte que cette femme n'est cheffe que de façade. Elle seconde le chef réel, protège celui qu'on n'expose pas, le cerveau de la machine. Serait-elle celle qu'on expose par mépris pour son sexe ?

La réponse à cette question rend compte de la perception complexe que l'on a de la femme : en tant que mère, elle est respectée dans une société qui met le paradis *sous le talon des mères*, mais en même temps son âge et le pouvoir des siens lui assurent ce respect. Les agents de l'autorité, sachant qu'ils ne peuvent la toucher sans soulever la colère des hommes de sa famille, la ménagent. La passeuse ne jouit pas de ces égards. Plus jeune et plus pauvre, elle est surtout sans appui ni richesse propre. Fragile car non soutenue par une famille ou celui d'un clan structuré, elle propose ses services aux autres, travaille pour ceux qui lui confient un capital et la chargent de leur rapporter une marchandise donnée. Quand elle réussit dans son entreprise, elle touche une prime pour chaque pièce « sauvée ». En cas de mauvais coup, elle doit restituer le capital à ses propriétaires sans recevoir aucune indemnité.

Sur les routes, les contrebandières voyagent dans les trains, en car ou en taxis. J'ai voyagé avec trois d'entre elles dans un compartiment. Je l'avais nommé le compartiment de l'angoisse. Il y avait aussi un homme, Larbi. Il était venu à leur rencontre

à la gare de Tanger. Il était chargé de faire monter la marchandise, de négocier avec les contrôleurs, de les payer, de trouver une place calme aux femmes, de s'occuper d'elles, de surveiller la marchandise. Il devait aussi traiter avec les gendarmes, les douaniers... un va et vient incessant le conduisait du compartiment au couloir, de là aux autres compartiments où ils avaient caché la marchandise. De sa vigilance et de sa capacité à négocier, à ruser, dépend la réussite de l'entreprise. Les femmes, tout en priant dieu de leur venir en aide, surveillaient du coin de l'œil toutes les manœuvres de Larbi. Elles ne lui adressaient pas la parole. Les échanges se faisaient par les regards. A quelques kilomètres de la gare de Rabat, Larbi réunit la marchandise, la déposa devant la porte du wagon et chargea deux de ses amis de l'acheminer vers un endroit connu de lui et des femmes. Avant de partir, il reçut 150dh de chaque femme, qui lui avaient déjà payé le billet aller retour et les repas. Il repartit le soir même pour Tanger. Louer les services d'un portefaix coûte entre 150 et 45dh ; selon le type de marchandise et la saison. Les femmes tentent de rester en bons termes avec les portefaix car ceux-ci peuvent se montrer dangereux s'ils décident de se venger.

Ces femmes dont l'angoisse est le lot quotidien travaillent pour faire vivre leurs familles. Elles rêvent de « setra » et ne gagnent que mépris. Très peu d'entre elles réussissent à s'imposer chez elles ou au souk mais toutes travaillent pour le confort d'un ou de plusieurs hommes de la famille : un mari au chômage, un frère auquel elles achètent un contrat pour aller à l'étranger, un vieux père à envoyer à la Mecque...

extrait de *Femme idéale ?* coll. de Benzacour-Chami Anissa,  
éd. Le Fennec, Coll. Femmes et institutions, 1992

